

SAMUEL ARCHIBALD

Arvida

histoires



COLLECTION POLYGRAPHE

Le Quartanier

histoires

Mon père et Proust – ARVIDA I	9
Antigonish	23
Cryptozoologie	37
Au milieu des araignées	69
Amérique	81
Sur les terres du Seigneur – SŒURS DE SANG I.....	101
Un miroir dans le miroir	115
L'animal – SŒURS DE SANG II.....	127
Jigai	163
Paris sous la pluie – SŒURS DE SANG III	191
Foyer des loisirs et de l'oubli – ARVIDA II	205
Les derniers-nés.....	237
Chaque maison double et duelle	253
Madeleines – ARVIDA III	299

Mon père et Proust

ARVIDA I

MA GRAND-MÈRE la mère de mon père disait souvent :

— Y a pas de voleurs à Arvida.

Pendant longtemps, c'est vrai, il n'y a eu que de bonnes gens à Arvida. Des catholiques honnêtes et travailleurs, et les cadres et les patrons protestants de l'usine d'aluminium, qui sont fondamentalement, aux dires de mon père, de bonnes personnes. On pouvait laisser traîner ses outils dans le garage. On pouvait laisser les portes des autos débarrées et les portes des maisons ouvertes.

Il y avait une très belle photo, datant de l'après-guerre, qui était comme toutes les belles photos une image vide, avec presque rien dessus et tout au-dehors. Dessus, une dizaine de bicyclettes jonchaient la pelouse devant le dispensaire. En dehors de la photo, dans le sous-sol de la bâtisse, des enfants faisaient la queue

devant un grand rideau blanc pour être vaccinés contre la polio. En dehors de la photo, les quelques fois où je l'ai vue, ma grand-mère mettait le doigt dessus en disant :

— Tu vois bien. Y a pas de voleurs à Arvida.

Elle a dit ça toute sa vie, ma grand-mère la mère de mon père. Sauf pendant une vingtaine d'années durant lesquelles, parfois, elle a regardé mon père en disant :

— Y avait pas de voleurs à Arvida, maintenant y a toi.

Faut dire qu'à peu près toutes les histoires de famille mettant mon père en vedette étaient le récit d'un larcin. Y compris la toute première. À trois ans, mon père a éprouvé son premier vrai désir devant les May West géants qui ornaient le cageot du boulanger. Ça s'écrivait *Mae West*, à l'époque, comme l'actrice. Vachon a gardé cette orthographe-là jusqu'à ce que la succession de Mae West leur envoie une mise en demeure en 1980. Les May West coûtaient cinq cennes et le budget serré de la famille n'autorisait pas ce genre de fantaisie. Après s'être fait dire non par sa mère une bonne douzaine de fois, mon père a décidé de changer de stratégie.

Un peu plus tard dans l'année, Monique la marraine de ma tante Lise lui a offert quinze sous pour sa fête. Mon père s'est introduit dans la chambre des filles et a volé la somme dans la commode, un matin, pendant que sa mère accueillait le boulanger. Il a descendu

les marches sur la pointe des pieds, s'est faulilé dehors sans que sa mère le voie et s'est caché derrière un arbre. Quand le boulanger est sorti pour retourner dans son camion, mon père est sorti de sa cachette et l'a intercepté en l'accrochant par les jambes.

Il a ouvert la main, a tendu les quinze cennes.

— Ma mère a oublié de vous donner ça.

— C'est pour quoi ?

— Des May West.

— Ça fait trois gros May West, ça.

— C'était ma fête cette semaine.

— T'as eu quel âge ?

— Dix ans.

Le boulanger savait très bien que mon père mentait, sur son âge comme sur le reste. Mais il regardait le petit bonhomme saliver au-dessus de son cageot depuis trop longtemps pour avoir envie de jouer les polices. Il lui a vendu les gâteaux. Mon père est allé se tapir dans l'ombre sous la galerie, il s'est accroupi au milieu des feuilles sèches et des planches pourries avec les araignées et les scutigères. Sans attendre, il a dévoré les May West à grandes bouchées, comme une créature affamée de n'avoir pas mangé de l'hiver.

Quand sa mère a commencé à l'appeler, plus tard, il est rentré dans la maison, convaincu d'avoir réalisé le crime parfait, jusqu'à ce qu'elle lui demande pourquoi il avait du chocolat partout sur la figure et jusque dans les cheveux. Elle l'a placé en garde à vue tout l'après-midi et ne l'a laissé sortir de la chambre qu'une seule

Antigonish

L'AMÉRIQUE est une mauvaise idée qui a fait du chemin. C'est ce que j'ai toujours pensé et ce n'est même pas une image.

J'aurais dû dire : l'Amérique est une mauvaise idée qui a fait beaucoup de chemins. Une idée qui a produit des routes interminables qui ne mènent nulle part, des routes coulées en asphalte ou tapées sur la terre, dessinées avec du gravier et du sable, et tu peux rouler dessus pendant des heures pour trouver à l'autre bout à peu près rien, un tas de bois, de tôle et de briques, et un vieux bonhomme planté debout en travers du chemin qui te demande :

— Veux-tu bin me dire qu'est-ce que tu viens faire par icitte?

L'Amérique est pleine de routes perdues et d'endroits qui ne veulent pas vraiment qu'on s'y rende. Ça prenait des fous pour tracer ces routes et des fous pour habiter

au bout et des fous il y en a eu en masse, mais moi j'ai été un fou d'une autre espèce, de celle qui essaye de refaire l'histoire, en poussant à rebours jusqu'à la dernière route et jusqu'au dernier trou perdu.

Je suis sûr qu'ils en ont fait une route tout ce qu'il y a de plus fréquentable aujourd'hui, avec des sentiers scéniques et des belvédères et tout le tralala, mais dans ce temps-là, rouler sur la Cabot Trail, la nuit, en pleine tourmente, c'était une idée de fou. Le gars au gaz bar de Cape North avait été assez gentil pour ne rien dire. Il avait seulement dit «Roule à quinze, vingt milles à l'heure pas plus et si Dieu le veut vous allez vous rendre à l'autre bout.»

J'avais une Ford Galaxie 500, 1966, avec un v8 de Thunderbird de quatre cent vingt-huit pouces cubes sous le capot. Elle buvait de la gazoline en masse, ça c'est sûr, et mangeait beaucoup d'asphalte, mais cette nuit-là, elle avait roulé bien lentement et grugé par petites bouchées la route et la noirceur et la brume qui nous enveloppait, et enveloppait les arbres, les falaises, l'océan Atlantique et la terre entière, pour ce que j'en savais.

Antigonish.

Menaud dormait à côté alors je ne pouvais pas lui dire que le nom me faisait penser à Antigone, la fille du roi de Thèbes, et surtout à *antagoniste*, ce qui était particulièrement approprié, vu que je me battais avec la Cabot Trail à grands coups de volant et de roues. Je

Antigonish

ne le lui aurais probablement pas dit, de toute façon. Menaud avait un tronc de lutteur perché sur des pattes d'oiseaux, des avant-bras comme Popeye le marin avec dessus des grands poils noirs qui faisaient des zigzags, et entre les palettes un trou assez large pour qu'on y mette un doigt. Une barbe forte lui bleuissait le cou et les joues, et un seul sourcil broussailleux figurait toutes sortes de simagrées au-dessus de ses yeux méchants, lovés dans leurs orbites comme des quiscales dans un nid volé. Il aimait se soûler et se battre dans les tavernes, raconter des histoires inventées et il n'avait jamais lu un livre de sa vie. On s'était mis d'accord, en 65, sur notre étrange façon de voyager, en faisant le plus de millage possible sur le temps qu'on avait et, jusqu'à ce que Johnny Cash sorte en 68 son disque enregistré à la prison de Folsom, je pense qu'on n'avait plus jamais été d'accord sur rien.

C'est lui, Menaud, qui traçait les itinéraires. À quinze ans, travaillant sur la ferme de son père, il avait décidé qu'il verrait le monde entier. À dix-huit, il avait découvert qu'il avait le mal de mer et peur de l'avion. Il ne lui restait que l'Amérique pour satisfaire son besoin de voir le monde, au-delà de l'horizon immense mais limité des terres agricoles. Le pire, c'est qu'il n'aimait même pas conduire. C'est lui qui avait décidé qu'on passerait par la Cabot Trail, c'est lui qui avait décidé qu'on ferait le trajet de nuit et maintenant il ronflait à côté

Cryptozoologie

FIN JUIN.

Dans son demi-sommeil, Jim entend la pluie qui tombe sans discontinuer sur le camion, les deux remises à bois et les tas de bois à sécher, de bois à couper et de bois à fendre. Il imagine des rigoles qui tombent en cascade le long du petit chemin de terre battue qui serpente jusqu'à la route sur des kilomètres à travers angiospermes et gymnospermes, grande théorie de toutes les essences présentes sous cette latitude, épargnées par la compagnie forestière parce que ça ne valait pas la peine de bûcher la langue de terre en creux qui s'étirait de leur camp à la route entre deux montagnes. Dans son demi-sommeil, Jim connaît son territoire et sait que la pluie irrigue les érables à sucre, les merisiers, les bouleaux à papier, les frênes noirs, les peupliers faux-trembles, les chênes boréaux, les tilleuls, deux pins blancs hauts comme la tour du CN, le tronc pourri d'un orme

d'Amérique trois fois centenaire qu'ils avaient abattu parce qu'il était malade des scolytes, les sapins baumiers, les prusses blancs et les épinettes à bière, les thuyas du Canada, le sumac à fruits rouges dont Doris fait l'été une sorte de limonade acide et le sorbier des montagnes avec ses gros fruits orange qui rendent les oiseaux déments. Jim entend un grand vent fou qui souffle sur les arbres et siffle entre les murs et sous le toit de la bécosse.

Dans son demi-sommeil, il est à égalité avec toutes les autres créatures de la forêt, qui attendent que la tourmente se calme couchées sur des lits de branches, de feuilles et de mousse moins confortables que le sien. Il a beau avoir vu mille fois le mauvais temps se réparer, une part de lui-même croit que l'orage va durer pour toujours.

Dans son demi-sommeil, Jim se dit que la pluie va cesser et que, comme chaque fois après une bourrasque, les animaux vont quitter leurs abris pour aller quérir les rayons du soleil. Aux premières éclaircies après l'orage, les perdrix laissent gambader leurs poussins à découvert sur les chemins de gravier et les lièvres grouillent comme vermine le long des routes et détalent très tard, parfois trop tard, en entendant les pneus du camion crisser dans la gravelle. C'est aux éclaircies qu'il a vu les animaux les plus rares. L'ours noir sur la route du camp de bûcherons. L'orignal qui avait traversé la rivière Joe Roth pendant qu'il taquinait les truites massées à l'ombre dans une fosse avec de grands lancés roulés. Le lynx, au bord du lac, tapi dans les herbages en dessous

des branches. Dans son demi-sommeil, Jim mesure à la pesanteur et à la senteur de l'air que la pluie ne va pas s'arrêter avant un moment et qu'il devra se munir de la patience de ces autres bêtes, celles qui chassent, celles qui obéissent aux mouvements de la lune et ne sortent que la nuit.

Il se lève et met de l'eau à chauffer dans une vieille bouilloire en fer sur la cuisinière au gaz et sort sur la véranda pour ramasser des bûches et de l'écorce de bouleau dans la boîte à bois. L'air est frais, humide dedans comme dehors, et le plancher du camp est aussi froid que l'acier d'une cuiller avant que tu ne la plonges dans la soupe. Son père se retourne dans son lit et ouvre les yeux. L'eau commence à gronder dans la bouilloire. Son père pousse un soupir qui devient un râle puis une quinte de toux et demande :

— Quoi de neuf?

— Pas grand-chose, papa. Toi?

Son père s'assoit dans le lit.

— On voulait aller à la pêche avec Luce. On a pris les perches pis les gréments pis Luce attendait dans la chaloupe pendant qu'on embarquait la glacière pis les vers. Elle portait le chapeau de ta mère avec une belle vareuse d'armée.

Jim allume les boules de papier journal qu'il a enfoncées dans le poêle en dessous des bûches en croix.

— Est-ce qu'on en a pris de la belle?

— Non. À la dernière minute Réjean est arrivé pis il a dit qu'il voulait pas qu'elle parte avec nous autres. Ça fait qu'on est pas allés.

— Après ?

— Après rien. J'étais dans le noir. Il éclairait pis il tonnait pis il mouillait comme icitte. Peut-être que je dormais plus pis que je faisais juste virer dans mon lit.

Il se racle la gorge.

— Toi, t'as-tu revu ton animal ?

La veille, ils sont allés chez Armand Guay au lac de la Belette. Ils lui ramenaient de la bière achetée en bas. Quand ils sont arrivés, Armand a tendu une bière à son père et a demandé à Jimmy s'il voulait aller à la pêche. Jimmy savait que c'était une façon de l'éloigner du chalet pour se soûler en paix avec son père, mais ils étaient en ville depuis une semaine et Jim avait sacrément envie de mettre une ligne à l'eau. Il a dit oui et la chienne d'Armand l'a suivi jusqu'au quai et a bondi dans la chaloupe sans qu'il ait besoin de dire un mot. Il a parti le moteur en tirant trois grands coups sur la corde et a mis le cap sur les îles au nord qui bloquent l'accès à la baie. Le lac de la Belette est plein de fosses et d'affluents et il a pêché longtemps avec Sunny assise à la poupe. Jim a eu peur un peu à la nuit noire, mais il y a eu tout de suite un picotement électrique dans l'air. Armand a allumé le groupe électrogène et les lumières au-dessus du hangar ont brillé comme un phare enclavé dans la montagne.

Dans le camp, son père et Armand étaient soûls. Murielle la femme d'Armand était soûle aussi, mais moins que Réjean et Luce qui étaient arrivés sur les entrefaites. Les adultes jouaient au crib, buvaient, criaient et parlaient de sexe à demi-mot en pensant que Jim ne

Au milieu des araignées

IL VOYAGEAIT des semaines entières mais c'était toujours, quelles que soient les villes, le même aéroport, le même espace vide, peuplé d'un brouhaha lointain et de voyageurs en décalage. Il patientait depuis vingt minutes en avalant un gin tonic à petites gorgées en compagnie d'un quinquagénaire rougeaud qui prenait le même vol que lui. L'homme lui avait dit son nom, mais il l'avait oublié. Ça ne lui ressemblait pas d'oublier les noms. C'était son travail, les poignées de mains et les tapes dans le dos, les clins d'œil. Il pouvait – il devait – se rappeler le nom du moindre quidam rencontré dans un aéroport ou dans une foire de commerce. Quand il arrivait à se souvenir des prénoms de la femme et des enfants, c'était encore mieux. Il avait eu un professeur d'administration publique, dans le temps, qui se plaisait à dire que la mémoire était un muscle et qu'on pouvait l'entraîner. Le professeur connaissait par cœur à peu

près tous les pays du monde et leur capitale. Ça l'avait impressionné. Aujourd'hui, il avait mémorisé le nom de plusieurs centaines de clients, leur date d'anniversaire, leur adresse et toujours deux ou trois détails personnels. Il distinguait le collectionneur de disques du pêcheur à la mouche, se rappelait qu'un tel avait un mariage heureux ou était en train de divorcer, qu'un autre avait une fille enceinte ou un fils en désintoxication. Il se souvenait aussi de ce que chacun buvait. Les gens se sentent toujours proches de quelqu'un qui est capable de commander à leur place.

Le truc, c'était de ne jamais rien écrire. Il avait lu quelque part qu'à la fin du dix-neuvième siècle, certaines personnes refusaient d'être prises en photo, craignant que l'appareil ne vole leur âme. C'était probablement une superstition, mais ceci, pour lui, était un fait avéré : on n'arrivait à se souvenir de rien tant qu'on ne s'était pas débarrassé de cette manie de noter tout, partout, à tout bout de champ.

Derrière les grandes parois vitrées de l'aéroport, il pleuvait à boire debout. On se serait cru dans un lave-auto. Les avions, au loin sur la piste, étaient flous et ils avaient l'air recroquevillés, perchés sur l'asphalte de la piste, comme de grandes corneilles détrempées. Il prit une autre gorgée. Il était totalement incapable de se rappeler ce maudit nom. Il fallait vraiment qu'il ne soit pas dans son assiette. En plus, le gars était prêt à lui manger dans la main, à lui prêter pour un mois sa résidence d'été et, poussé un peu, à lui payer dix cents le litre l'eau qui coulait de son robinet. Mais ça aussi,

c'était son métier. Vendre. Et, même s'il avait été très bon là-dedans, il n'était pas venu pour ça.

Michel arriva vers 16 h 30. Ça lui laissait environ trois quarts d'heure avant d'attraper son vol de retour. Il s'excusa auprès de son ami anonyme, quitta le bar et s'assit à une table avec Michel, quelques mètres plus loin. Il alluma une cigarette. Ça faisait dix ans qu'il avait arrêté et deux semaines qu'il avait recommencé.

Michel sentait mauvais de la bouche et portait un costume bon marché qui semblait avoir passé la semaine dans un sac de poubelle. Il le détesta intensément pour ça. Il avait passé toute la durée du vol à cataloguer tout ce qui, chez Michel, l'agaçait. Michel avait une hygiène discutable. Michel avait vécu à Montréal et passait son temps à essayer de le rappeler, en évoquant des noms de rues, de restos et de bars dont tout le monde (lui en tout cas) se foutait éperdument. Michel traînait dans son portefeuille des dizaines de photos de ses trois filles laides et tout était prétexte à les montrer. Michel était aussi un spectaculaire lèche-cul, qui avait développé une façon bien à lui de vous titiller l'ego de manière obscène en n'ayant l'air de rien. C'était dur d'aller plus loin, parce qu'au fond c'était un bon gars et que tout le monde l'aimait bien. Mais il fallait passer par là. Au début, il s'était présenté à ce genre d'entretien plein d'empathie et de compassion, et ça avait bien failli le démolir.

Ils parlèrent de la pluie et du beau temps pendant quelques minutes, et il réussit à éviter trois fois que Michel se lance dans son diaporama de filles moches.

América

LA PREMIÈRE ERREUR qu'on a faite, ç'a été de penser qu'on pouvait réussir un coup comme ça après les Tours.

La mère pis la sœur de Big Lé sont retournées vivre deux ans au Costa Rica entre 1999 et 2001. Lévis est allé les voir souvent durant ce temps-là. Quasiment trois mois en 2000, à partir des fêtes, pour défoncer le millénaire le cul au chaud. C'est là qu'il a rencontré América et Luis, au restaurant de l'hôtel que sa mère gérait.

América était serveuse pis Luis vivait à San Francisco. Ils étaient en amour mais ils trouvaient aucune façon de la faire venir aux États. Ils ont jamais expliqué pourquoi. Peut-être qu'elle avait un dossier. Elle avait pas de compétences spéciales à montrer aux gars de l'immigration pis ils étaient pas capables de lui avoir une carte verte ni un visa.

Big Lé allait assez souvent aux États avec moi pour savoir que la frontière entre le Canada et les States était une passoire. Il a dit à Luis qu'il pourrait la passer, América, et la lui domper à San Francisco s'il y mettait le prix. Ils s'en sont parlé pas mal le temps que Big Lé était là-bas. C'est resté de même pis Lé est rentré au Québec.

L'été d'après, Luis l'a rappelé et lui a demandé si on accepterait de faire passer la frontière à América pour trois mille piastres. Lé aurait dû dire non, il a dit «Oui.» C'est comme ça que nos problèmes ont commencé.

Dans l'intervalle, y a douze crises de Tamouls qui ont hijacké des avions pour les câlicher un peu partout sur la gueule de l'oncle Sam.

Les lignes sont devenues un peu plus étanches, mettons.

*

La deuxième erreur, ç'a été d'amener Bezeau.

Le plan original, c'était de partir d'Arvida en char, de ramasser América à Dorval, de coucher à Montréal chez Cindy mon ex pis de faire la route jusqu'à Detroit le lendemain. On s'était dit qu'on traverserait la frontière pis qu'après on offrirait à Luis, pour une couple de mille de plus, de descendre la fille jusqu'en Californie. Ça faisait de la route en masse, sauf qu'entre le moment où Luis a appelé Big Lé pour voir si ça pouvait marcher pis le moment où ç'a été le temps de se mettre en